

21 et 22 août 1944 :

les journées tragiques des Rousses

60 ans après, pour rappeler ce que fut cette tragédie et pour éviter les risques que comporte la réécriture de l'Histoire, nous avons choisi de publier un article conservé dans le livre de raison de la paroisse des Rousses, signé E.T., vraisemblablement Ernest Thurel, ancien curé des Rousses de 1936 à 1941. Ce texte manuscrit, qui fait référence, est paru dans la Croix Jurassienne du 17 mars 1945.

Bernard Mamet

Depuis quinze jours, les Rousselands vivent en alerte perpétuelle. Les coups de main se sont multipliés, si bien menés d'ailleurs grâce à l'intelligence et à la bravoure des résistants locaux que l'Allemand (douaniers allemands), à bout de souffle, a quitté le pays pour se réfugier en Suisse. C'est donc un vent de liberté qui souffle sur le village aujourd'hui, faisant claquer le drapeau tricolore hissé sur la place et portant vers nos grands bois les accents d'une première Marseillaise. L'enthousiasme est à son comble... N'a-t-on pas vu Monsieur le Curé donner l'accolade à Monsieur le Maire en criant : « Vive la France ! » Cette même journée devait, hélas, s'achever dans le sang.

Une colonne de Russo-Franco-Allemands est brusquement signalée sous les Barres. Hâtivement, quelques maquisards prennent leurs positions. Les arrivants sont accueillis à proximité du village par quelques rafales de mitrailleuses et de F.M. dont l'effet le plus clair est de mettre en fuite ces brutes avinées. Cependant la fusillade grandit et se rapproche, le canon entre en action. Le pire est à redouter ; c'est alors que des hommes se dressèrent pour faire face - pacifiquement - à la horde déchaînée. Ce sont l'Abbé Noël Chalumeau, le jeune et ardent Curé des Rousses, officier de réserve ; Maxime Grenier, maire ; Adrien Michaud, libraire ; Antoine Berthet, père de sept enfants ; Auguste Salvin dont un fils tomba à Namsos (?) en 1940.

Drapeau blanc déployé, la délégation se porte sur la route de Morez au-devant de cette masse hurlante. « Cessez le feu », crie le prêtre d'une voix ferme aux maquisards, tandis que le maire tente quelques explications avec les Allemands. En guise de réponse, injures, menaces, imprécations, jurons, ricanements... Des soldats, le fusil braqué, entourent et gardent comme otage toute la délégation pacifique. Cependant, le groupe des otages augmente. Voici d'abord six nouveaux otages, parmi lesquels le Docteur Creisson et Robert Lacroix, pour ne citer que ceux qui ne reviendront pas. Ensuite, c'est encore un jeune de quinze ans (André Lizon), une femme, un homme, la bouille à lait au dos (Jules Berthet), un dernier qui tente vainement d'exhiber ses papiers.

Le Drame

Ils sont donc quinze maintenant, assis par ordre sur le talus de la route, puis emmenés en une suprême étape au tournant des Bayards. Multiples incidents et contre-ordre, finalement on les aligne contre le mur de soutènement à ce tournant de la route ; puis on les fait asseoir, toujours face au mur. Un sursaut de fierté française a secoué ces braves lorsqu'on prétend les faire asseoir à terre pour y mourir le dos tourné : « On est Français » s'écrie Lacroix, « debout ! ». Et tous se redressent et

se retournent crânement, face aux Boches. Le maire, très droit, la tête rejetée en arrière, se frappe la poitrine de la main comme pour se désigner aux premiers coups et faire comprendre que tous veulent voir la mort en face : « Comme cela » dit-il d'une voix forte. C'est alors la révolte et la tentative d'évasion, préméditée en cours de route. Laissons ici la parole à l'un des rescapés.

Antoine Berthet : Une évasion mouvementée

Le Docteur Creisson, qui tout le long du parcours, n'a pas dit un seul mot, mais me paraissait plein de fureur concentrée, jette à toute volée au milieu de la route son sac médical qu'il portait à l'épaule et fonce sur les soldats. Quatre d'entr'eux se ruent sur lui, mais le docteur, de forte constitution, jouant des épaules et des poings, s'en débarrasse et saute sur la voie du tram. Au même instant un cosaque trapu part à la rescousse. Il ne va pas loin : d'un bond, R. Lacroix est sur ses épaules et le saisit à la gorge. A mon tour je m'élançai (A. Berthet) et profite de la stupéfaction des soldats qui voulaient nous maintenir collés au mur ; je leur glisse entre les mains, je saute sur la voie du tram, mais je me trouve arrêté net par la barrière à neige de deux mètres de haut, que la fatalité a placée là. Les balles sifflent de partout, j'entends de grands cris : cris des blessés, hurlements des boches, je ne sais au juste. Je me sens perdu, mais l'imminence du danger me donne une vigueur et une agilité que je ne me soupçonnais pas. Je me hisse en haut de la barrière. Je parviens à me faire basculer de l'autre côté, la tête en bas, mais je reste accroché par la poche de mon veston. Je gigote tant que je peux ; tout craque enfin, la barrière et l'étoffe, et je tombe lourdement sur la tête. Instantanément, je suis sur mes jambes et, plié en deux, je dévale la côte.

Ne me sentant pas poursuivi, je m'arrête dans le bois. Plus rien, les cris et les coups de feu ont cessé. J'attends anxieusement, espérant toujours qu'un de mes camarades me rejoindra, mais tout me paraît bien fini. Désarmé, je continue mon chemin vers Prémanon. Arrivé sur une hauteur, j'aperçois l'incendie qui dévore Les Rousses-en-Bas. De fait, cinq maisons avaient été incendiées ce soir-là par les boches ; tandis qu'en même temps, à l'autre extrémité du village, au Platelet, quatre autres fermes étaient brûlées par les troupes qui se repliaient de Gex. Je songe à ma famille, à mes sept enfants, à tous mes camarades, morts sans doute. Et, sentant mon impuissance, je serre les poings tandis que des larmes de rage me viennent aux yeux.

Maxime Grenier : Les victimes...

Mais revenons aux Bayards pour y entendre le récit d'un autre rescapé, témoin de la scène d'horreur (M. le Maire) :

Dès que nous nous sommes retournés pour protester d'être fusillés dans le dos, les balles sifflent et l'un des nôtres s'écroule ; c'est Adrien Michaud, atteint d'une balle à la cuisse, il perd son sang en abondance. M. le Curé a pu se pencher sur lui, lui dire quelques mots de réconfort spirituel, lui donner l'absolution. Mais bientôt on le repousse à coups de crosse. Notre camarade mourra sous nos yeux sans qu'aucun secours médical puisse venir diminuer ses souffrances. Entre temps, R. Lacroix, ayant terrassé son cosaque, part comme une flèche... On le retrouvera dans le bois, atteint d'une balle au-dessus du cœur. De même qu'on relèvera le corps du docteur tombé à cinquante ans d'une balle explosive dans le dos, et A. Salvin, tué d'une balle au front. « C'est le plus beau jour de ma vie », avait dit ce dernier peu avant de mourir. Les autres otages, toujours alignés au mur, attendent leur dernier moment et demandent à M. le Curé de les exhorter à bien mourir.

Et la mort du prêtre

Vers 20h30, nous sommes rejoints par trois nouveaux otages, mais ordre est donné de nous reconduire aux Rousses... C'est à ce moment qu'une seconde évasion se produit. L'un de nous (Lagut, le fromager) bondit dans le talus : dix, quinze coups de feu... Il est touché ? Non, sa chute l'aura sauvé. Un bras fracturé, mais il est sauf. Un autre encore réussit à s'échapper en longeant un camion sans être aperçu. Cependant, nous croisons, sur le chemin du retour, vingt-cinq à trente camions et voitures : c'est le reste des garnisons allemandes du Pays de Gex. Un ordre bref retentit : halte, retour ! Le capitaine veut nous interroger : « Dans votre groupe » nous dit-il, « il y a un homme qui portait un brassard de la Croix Rouge et qui a blessé une sentinelle russe avec un pistolet ». Que faire pour détruire cette accusation mensongère ? Nous sommes entourés de soldats descendus des camions. Le capitaine fait l'inspection du groupe. M. le Curé reste seul muni de brassard (une équipe de secours avec brassard avait été constituée par le docteur). Il est donc appréhendé : « C'est vous », dit l'officier, « du reste vous n'aimez pas les Allemands, nous le savons ».

Très calme, le prêtre répond : « Non, ce n'est pas moi ». Le capitaine lui assène deux gifles. Je veux intervenir, mais je reçois une bourrade, puis l'ordre est donné : « Partez ! » M. le Curé est emmené très rapidement pendant que j'essaie de rester. Un nouvel ordre m'est donné de partir. Impuissant, je m'en vais, le cœur serré, et je n'ai pas fait trente mètres qu'un coup de feu retentit ; ils ont tué notre brave curé... Je ne puis retenir mes larmes, j'étais son conseiller paroissial, son ami.

M. le Curé fut tué au tournant des Bayards, en bordure de la voie du tram, non loin du monument qui fut élevé par la suite. C'est là que furent ensevelis provisoirement les victimes du 21 août.

La journée du 22 août 1944

Le lendemain, dès six heures du matin, tout le village évacue en direction de Bois-d'Amont et de la frontière suisse du Noirmont. Malheureusement, le faubourg n'avait pas été touché par l'ordre d'évacuation. C'est alors que les cosaques, encore maîtres de la place, veulent voir des « terroristes » dans toutes les maisons de ce quartier. et le martyrologe s'allonge.

Le chef de gare, M. Bariod, père de sept enfants, est lâchement abattu. Le fils Pensa, arraché des bras de sa mère, est tué d'une balle explosive. Le charron E. Godet est fusillé près de sa maison. Joseph Paget, notre dévoué chantre, sera retrouvé dans un buisson, le crâne ouvert par une balle explosive. De même, le long d'une haie, Louis Lamy, la tête fracassée. Enfin, ce sont deux douaniers, André Cordier et

Charles Bonnefoy, abattus sous les yeux de leurs familles éplorées. Au Platelet, c'est la ferme Buffard-Moret qui est pillée, puis incendiée. Un fils de la maison, Marcel, sera, à son tour, exécuté par les sauvages.

Pillage et sacrilège

Retranchés dans le Fort, où ils ont enfermé quatorze otages, les Allemands continuent à piller le village durant toute la semaine. Ils avaient installé un poste de guet au clocher et une mitrailleuse sur la terrasse du presbytère. Quelques rares maisons furent épargnées ; partout ailleurs, les armoires sont fracturées, les coffres-forts enfoncés, les machines à écrire brisées, les ustensiles de cuisine et linge jetés pêle-mêle dans un indescriptible chaos. Ils ne respectèrent même pas la chapelle du couvent où le tabernacle fut forcé et les saintes espèces répandues sur l'autel.

La fin du cauchemar

C'est dans la nuit du 27 au 28 août que, se voyant isolés aux Rousses, ils se décidèrent à gagner Morez, qui devait être le lieu de leur défaite. Peu à peu, les habitants rentrent dans leurs demeures pour sauver du pillage clandestin ce qui peut encore être sauvé. Des tâches douloureuses les attendent : donner aux victimes une sépulture honorable, secourir d'urgence les sinistrés des dix-sept maisons incendiées.

Le dimanche 3 septembre, des détonations étaient encore

entendues du côté de Morez. La population ne fut complètement rassurée qu'à l'arrivée, vers dix-sept heures, des premières voitures blindées. Cette fois, les Allemands pouvaient revenir, canons et mitrailleuses étaient en position autour du village pour les recevoir. De fait, ils y revenaient, mais comme prisonniers.

Le village des Rousses a payé cher pour recouvrer sa liberté ; il a perdu son Curé, son Docteur, et onze de ses enfants. Puisse tant de sang

répandu être une semence d'union pour le relèvement du pays ! ■



FUSILLÉS DES 21 ET 22 AOUT 1944

BARIOD André, BONNEFOY-CLAUDET Charles, BUFFARD-MORET Marcel, Abbé CHALUMEAU Noël, Docteur CREISSON Henri, CORDIER André, GODET Eugène, LACROIX-A-LA-BARBE Robert, LAMY-CHAPPUIS Louis, MICHAUD Adrien, PAGET Joseph, PENSA André, SALVIN Auguste, SMANIOTTO Mansueto, Docteur WALDER-MENDEL.

PARTISANS TOMBÉS AUX COMBATS DES ROUSSES

SAGNIERE Léon, COCHET Marius, DIMIDOFF Paulus, HEBRARD Jean, HERBACH Emile, PASTEUR René, BETTIER Anthelme, VUILLERMOZ Robert, morts pour la France.